

# Anesthésia !

Suzanne Jacob

---

Number 310, Winter 2016

Souveraineté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79733ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Jacob, S. (2016). Anesthésia ! *Liberté*, (310), 5–6.

SUZANNE JACOB

PRÉLÈVEMENTS

## Anesthésia !

Enfermés dans le présent, nous ne pouvons plus rien promettre.

**C'**EST un chiot de trois mois tenu en laisse. Ça ne lui plaît pas. Il fait sa grève du tas. Son maître tente de lui expliquer la vie en lui ébouriffant les poils. Le chiot reste mort. Je fais part au maître de ma sincère admiration : « Il est bien souverain, celui-là! — Un berger belge, me dit le maître, c'est comme ça, têtu, mais il apprendra, et dites-moi donc, madame, tant qu'on y est, vous n'avez pas l'impression qu'il y a de plus en plus de Français dans le coin? — Il me semble qu'il y a surtout de plus en plus d'anglophones. — Mais ça, ce n'est pas une impression, c'est un fait, me dit l'homme, mes propres enfants, ils ne parlent plus que l'anglais, c'est une affaire d'une dizaine d'années et ce sera terminé, le français, c'est bien pourquoi je trouve si bizarre qu'il y ait de plus en plus de Français dans le coin. — Je crois que ce sont les échanges économiques au sein de la francophonie qui amènent ces Français. » Le chiot berger belge bondit et aboie à toute force vers le vieux beagle chassieux qui s'amène. Le beagle doit être sourd. Il passe sans même branler la queue. Le chiot est fou de rage. Le maître le gronde en l'ébouriffant à nouveau, c'est sa méthode : « Tu aurais aimé discuter avec lui, hein? puis, s'adressant à moi, qu'est-ce que c'est, le sein de la francophonie? » Bon, il voulait se foutre de ma gueule. J'ai laissé la question glisser dans l'air avec les nouvelles feuilles mortes. J'ai récité intérieurement mon Nietzsche : *Dresser un animal qui puisse promettre, n'est-ce pas le véritable problème de l'homme?* J'y aurais réfléchi quelques minutes si mon attention n'avait pas été happée par le double impératif collé sur la borne du parcomètre : *Méfiez-vous... Payez à distance.*

Je me suis donc éloignée. Arrivée à l'eau lisse du bassin de granit noir du Centre de commerce mondial, à quelques

pas du fragment du mur de Berlin, dont le côté est du pâté de maisons donne sur le côté ouest de Montréal, je me suis mise à calculer combien de réfugiés je serais en mesure de loger dans cet espace. Je venais de traverser le Palais des congrès et j'y avais repéré déjà pas mal de places libres. Si je les additionnais, je pourrais en loger plus d'un millier tranquille. Le problème de la femme (moi), cependant, était ici bien simplement qu'elle n'arrivait pas à décider si ces espaces étaient publics ou privés, si la ruelle des Fortifications était publique ou privée. Le bassin de granit noir était privé, elle en avait la certitude, et elle pouvait en respirer les abords grâce à la générosité des mécènes. Mais grâce à cette même générosité, les réfugiés pourraient sans doute utiliser cette eau si pure pour se laver après leur long périple. Peut-être même pourraient-ils s'abreuver à cette eau sans ride, se disait la femme (moi) qui ne pouvait rien promettre, qui n'avait pas été dressée à pouvoir promettre, qui se méfiait sans cesse d'elle-même et de ses élans humanitaires et qui, si elle payait, payait en gardant ses distances. Elle payait même pour recevoir son compte de Bell par la poste tellement elle tenait à garder ses distances.

Et comment aurait-elle pu promettre à partir du moment où elle avait adhéré au hic et nunc qui avait effacé le passé et le futur? Oh, mais on a bien tous un petit talent d'acteur, d'illusionniste ou d'imposteur qui permet de se faire passer pour un autre le temps qu'il faudra pour *promettre*. On peut bien faire un accroc au *moment présent*. Ce sont là des jeux de promesses qui n'engagent rien ni personne. On n'a



— C'est pas grave, t'sais, j'comprends. C'est juste qu'à chaque fois que ça arrive, je t'aime un peu moins.

rien à tenir. On n'a qu'à partager, c'est cool, et à examiner le mouvement des bancs de ménés qui se forment viralemment dans ces jeux. C'est du clic. Vous pouvez vous faire sculpter un carquois et des flèches en ébène de Madagascar si vous voulez passer pour la *promesse* d'un Cri authentique de l'Harricana. Vous pouvez signer Tom si vous voulez faire oublier votre Thomas. Vous pouvez vous appeler Pauline, juste le temps de, mais ce serait commettre une erreur : l'image est, plus que l'ange, terrible (Rilke). L'image peut vous basculer dans son dos, sans que personne, quelqu'un mis à part, n'ait vu venir la ruade. C'est que l'image qu'on

## Ils étaient soixante-dix corps en décomposition, et l'image du poulet, peinte sur la camionnette, était intacte.

dresse à *pouvoir promettre*, souvent, fait sa grève du tas, comme un chiot belge mis en laisse. Et les mots restent en rade, gavés d'insignifiance. Et les identités restent blessées. Et l'idée d'une solution prend la place de la solution qui échappe. Ils étaient soixante-dix corps en décomposition, et l'image du poulet, peinte sur la camionnette, était intacte.

Suis-je un corps ?

Dans ces jeux de promesses, il n'y a pas de dette. Être soi équivaut à ne rien devoir à personne là où chacun est criblé de dettes. Quel étrange travail de l'image, encore elle, quelle image de toi peux-tu donc donner qui n'attende aucune réciprocité de cet étrange échange que tu appelles le « partager » sur ton écran ?

Quand l'image que tu as empruntée au répertoire se retourne contre toi, il te suffit de *mettre à jour* le mot de l'image et de le légaliser, cool. La prostitution, par exemple. Tu n'as qu'à marteler contre le mot le sigle TDS. TDS. Je martèle : travailleurs et travailleuses du sexe. J'étais sourde, je suis malentendante. J'étais aveugle, je suis non-voyante. J'étais citoyenne, je suis cliente, je suis consommatrice, je

suis le public. J'étais une putain, je suis une travailleuse. Je modifie la perception de mon être-au-monde : voilà, nous n'allons pas du tout parler de prostitution, nous allons parler de travail du sexe. Il faisait bien quarante degrés quand on a essayé d'imaginer les motifs d'Amnistie internationale qui conduisaient à un changement d'image, à un changement de perception, à un changement de *positionnement*. Pour entrer où, pour passer où, pour pénétrer dans quelles maisons closes ? Pour distraire quelle pensée libre ? Oh, on avait tout lu. Les pour et les contre. Il y avait au moins une anguille sous la roche, mais nous n'arrivions pas à la saisir. Et il était inutile de la saisir. C'était voté. C'était fait, cette *évolution dévote* d'un engagement.

Dans *Les belles endormies* de Kawabata, il y a une maison close où des vieillards dans la soixantaine avancée viennent secrètement passer une nuit auprès de jeunes filles vierges anesthésiées. Ils viennent juste regarder et dormir, juste un peu se demander longuement si ces femmes sont vraiment vierges, juste effleurer et affleurer toute l'affaire. Comme ton père, m'as-tu dit. Ton père faisait juste le tour des lits pour vous regarder dormir. Toi, tu ne dormais pas, tu l'entendais respirer fort, tu essayais d'atteindre la vraie mort le temps que ça durait. Toi, tu jouais à l'anesthésie. On rentrait d'Ahuntsic quand tu m'as dit ça. On virailait dans la ville chaude. Toi, tu voulais faire le tour des murales et revoir celle des *Conteurs* sur le mur de l'École nationale de théâtre, tout en me demandant de te parler de la honte. Et je voulais que tu me parles de la soumission. Mais il était tard, on avait bu les moucherons avec le vin, le vent était aigre, la lune indécise et les taxis erraient. Tu as décidé de marcher pour aérer la honte qui t'avait soumise pendant des années après ces événements *idiots*.

Tu as fait un signe de la main en traversant le rayon du phare droit de la voiture. Un signe maladroit. Un signe de croix avorté. J'ai eu peur pour toi. J'ai mis la radio pour distraire la peur pour toi. C'était le sport et les billets s'arrachaient, faites vite les gars, ça le disait. Mais qu'est-ce que je pouvais ? Il y avait des détours, des flèches qui se contredisaient. Je m'énervais. Mais non, réfléchis doucement. Sois hic et nunc. Sois cette femme sans possibilités de promettre. Inutile de partir en peur, Anesthésia ! Les vieillards t'effleureront à peine. Ils ne font qu'entrouvrir tes lèvres pour vérifier si tu dors vraiment. J'ai vérifié mes papiers. Je les avais. Je roule toujours trop vite quand je n'ai pas une vie à protéger à mes côtés. Et la vie que j'aurais dû protéger ce soir-là n'était plus à mes côtés. Elle essayait de marcher, de marcher vers la fin de la honte et de la soumission, et elle s'est fait happer par une voiture, cette nuit-là, après la discussion sur les prostitutions et après ma rencontre avec le maître d'un chiot berger belge qui avait coûté la peau des fesses et qui se mêlait de faire la grève sur le tas. Comment me pardonner, Anesthésia ? Et le pardon, serait-il aussi une promesse ? **L**

Suzanne Jacob est écrivaine.